

Topographies américaines

Jean-François Chassay

Volume 19, numéro 2 (56), hiver 1994

Anne-Marie Alonzo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201103ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201103ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1994). Topographies américaines. *Voix et Images*, 19(2), 416–420.
<https://doi.org/10.7202/201103ar>

Roman

Topographies américaines

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

Difficile de trouver deux écrivains davantage aux antipodes que Dany Laferrière et Jacques Poulin, qui viennent tous deux de faire paraître leur dernier roman. Pourtant, l'un et l'autre, que ce soit dans l'exubérance d'une écriture carnavalesque ou en privilégiant la précision et l'économie de moyens, rendent compte dans leurs romans d'un espace américain. Espace physique, de Montréal à Haïti, de Gaspé à San Francisco, rêve d'une occupation du territoire qui se révèle en même temps une forme de déterritorialité; espace anthropologique, qui permet d'interroger l'identité; espace intertextuel également qui, de Hemingway à Baldwin, permet de considérer l'Amérique comme texte. L'un et l'autre sondent encore une fois cet espace dans des ouvrages qui sont l'occasion de faire retour sur les précédents. Signe d'un nouveau départ ou d'un piétinement, selon les cas.

*
**

Le titre du dernier roman de Dany Laferrière, à la fois par sa longueur et son aspect iconoclaste, rappelle *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* qui eut le succès que l'on sait et

provoqua aussi la suspicion d'un certain nombre de personnes qui, de manière assez étonnante, prirent ce texte au premier degré. *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?*¹ donne l'occasion de revenir sur ce premier roman, accentuant sa dimension politique. L'ironie (et l'auto-ironie) d'un Noir face aux clichés colportés sur sa communauté et l'ambiguïté qui en résulte pourrait provoquer un certain malaise à l'ère du *political correctness*. Ce dernier roman en est en quelque sorte l'expression.

Ayant reçu la commande de faire un long reportage sur l'Amérique pour un magazine influent des États-Unis, le narrateur présente des notes prises sur le vif au cours de ses pérégrinations. Dans ce « non-roman » (« Ceci n'est pas un roman. Je le dis en pensant à Magritte dessinant une pipe et écrivant en légende : "ceci n'est pas une pipe" », p. 11), son propos porte essentiellement sur les rapports entre la communauté noire et les autres communautés en Amérique (ou, encore plus directement, avec l'Amérique états-unienne elle-même comme mythe) et sur les rapports entre lui, auteur d'un roman intitulé *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et ses lecteurs. C'est donc à la fois sur le registre personnel et sur les registres sociologique et historique que le narrateur s'exprime. Le livre rappelle à sa façon les ouvrages du *New Journalism* américain à la Truman Capote ou à la Tom Wolfe et ce roman n'est d'ailleurs pas sans faire songer par moments au ton de *Radical Chic and Mau-Mauing the Flak Catchers*, publié en 1970, qui ironisait sur le discours des intellectuels de gauche habitant les quartiers chics de Manhattan.

James Baldwin devient ici la référence originelle à partir de laquelle les problèmes de la communauté noire sont posés. Dans un pays où tout repose sur le superlatif (« Pourquoi c'est toujours le plus con qui gagne ? Eh bien, vieux, c'est parce que c'est le plus con et non un con moyen. Ce qui marche en Amérique, ce sont les superlatifs », p. 46), le narrateur joue le jeu, imposant un ton qui insiste sur l'outrance, l'exacerbation des sentiments. D'abord en mettant en scène l'Amérique avec toutes ses contradictions, notamment face à la communauté noire, ne se gênant pas pour affirmer librement ses propres opinions ; ensuite, en montrant l'hétérogénéité de cette communauté à travers des entrevues (fictives ou non, qu'importe) ou des portraits de certains de ses représentants les plus connus dans le monde de la culture. De Michael Jackson (« Le royaume de Dieu pour Michael Jackson, c'est Disneyland », p. 132) à Billie Holiday, de Toni Morrison à Naomi Campbell, de Spike Lee à Ice Cube, l'auteur met en discours les doutes, les paradoxes, et parfois même les doubles contraintes

(d'une manière nette dans le cas de Ice Cube) auxquelles doivent faire face les Noirs au sein du *melting-pot*.

Le narrateur, lui-même noir, se voit pris au jeu des contradictions à cause de son célèbre premier roman. Dans un des chapitres les plus hilarants du livre, il présente une vingtaine de courtes saynètes qui correspondent à autant de réactions provoquées non pas par son livre mais simplement par le titre de celui-ci. On a droit à un spectre très large de réactions, allant de l'excitation sexuelle (hétérosexuelle ou homosexuelle) aux accusations de racisme et de sexisme. Ce qui frappe, c'est évidemment la variété des opinions sur le sujet. Que ces diverses réactions soient vraies ou fausses importe peu, puisqu'elles cristallisent de toute manière, sous forme narrative, des commentaires qu'on a pu entendre à la sortie du roman. On pourrait faire un rapprochement entre les sentiments provoqués par le livre de ce narrateur noir et ceux, enflammés, qui suivent la sortie des aventures de Carnovsky, le personnage romanesque créé par Zuckerman, double de Philip Roth, vivant le même genre de rapport conflictuel avec la communauté juive américaine.

Ce qui pourrait apparaître comme narcissique — et qui l'est assurément dans une certaine mesure, mais détourné par l'humour et l'auto-ironie — donne l'occasion de s'interroger sur le sens à donner à la littérature et aux modalités du discours littéraire — éternelle question. Car si la littérature n'a pas à faire passer de messages, à donner de réponses, elle peut provoquer des effets dans le discours social. Un roman comme *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* n'a pas manqué d'en susciter de nombreux. Tellement nombreux qu'aucun d'entre eux sans doute n'était tout à fait «juste». Mais faudrait-il vraiment qu'un roman soit garant des certitudes existentielles de tous les lecteurs et de toutes les lectrices?

*
**

Avec *La Tournée d'automne*², le lecteur change radicalement de ton. Comme toujours chez Poulin, le roman est l'occasion d'explorer un territoire: petit dans *Jimmy*, *Faites de beaux rêves* ou *Le Vieux Chagrin*, relativement grand dans *Les Grandes Marées*, de la taille d'un continent dans *Volkswagen Blues*. Dans ce dernier livre, il s'agit d'un territoire de taille respectable et maintes fois exploré, qui va de Québec à la Côte-Nord.

L'idée de départ ne manque pas d'intérêt: aux écrivains, traducteurs des romans précédents, Poulin a substitué un lecteur. Trois fois par année, cet homme qu'on surnomme tout simplement le Chauffeur se promène en camion, dans son «bibliobus». Engagé par le gouvernement, il fait la tournée des villages, prêtant des livres aux lecteurs qui ne bénéficient pas de bibliothèques. Au fil des années, il a créé un réseau de lecteurs: des individus qui, de villages en villages, se chargent de faire la distribution des livres. Ayant rencontré à Québec, avant le début de sa tournée d'été, une petite troupe de saltimbanques français, il se lie d'amitié avec Marie qui les accompagne. Il fera sa tournée parallèlement à cette troupe qui visite le Québec. Peu à peu, entre Marie et lui, les liens deviendront de plus en plus solides.

Le Chauffeur a un ami écrivain qui se nomme Jack (comme celui de *Volkswagen Blues*) dont il est question peu de temps avant sa rencontre avec Marie (prénom féminin dont on connaît l'importance dans l'univers de Jacques Poulin). Cet écrivain a une particularité: il ne peut commencer un nouveau livre avant de détester le précédent. Il espère donc de mauvaises critiques pour l'encourager à se remettre au travail. À son grand dam, son dernier livre n'a reçu que des commentaires favorables... Le Chauffeur lui vient en aide en lui lisant un extrait d'un article: «D'un livre à l'autre, disait le chroniqueur, on retrouve le même personnage avec les mêmes caractéristiques» (p. 23). Voilà qui ne peut que l'aider, dit-il à Jack: «ça veut dire que tu commences à répéter les mêmes choses. Que tu n'arrives pas à te renouveler» (p. 23). Ce qui, bien sûr, galvanise Jack, écrasé jusque-là par les bonnes critiques...

On peut lire ceci comme un clin d'œil de la part de Poulin et peut-être, dans une certaine mesure, une marque d'auto-ironie. Ce commentaire, la critique l'a souvent fait à propos de son œuvre, généralement de manière positive, signe d'une réelle personnalité d'écrivain. Poulin a su créer, c'est vrai, un monde profondément original. On peut se demander cependant si ce commentaire autocritique détourné ne rendrait pas compte d'un certain piétinement, dont Poulin lui-même serait conscient.

Certes, *La Tournée d'automne* est un roman habile, intelligent, dont la facture est nettement supérieure à la moyenne des publications romanesques au Québec. Mais, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'offre pas beaucoup de surprises. *La Tournée d'automne* se lit bien, trop bien. Les événements se révèlent rapidement prévisibles. La «douceur» et la «tendresse», clichés confortables utilisés abondamment pour rendre

compte de l'œuvre de Poulin, masquaient généralement des zones d'ombre, de non-dit, signe d'une angoisse réelle, celle qu'on retrouve chez les écrivains américains convoqués ici par le Chauffeur: Raymond Carver et Richard Ford par exemple. Cette épaisseur dramatique disparaît de ce dernier roman. Ce piétinement était peut-être nécessaire pour que Jacques Poulin passe à autre chose. Un roman de qualité moyenne une fois tous les vingt ans, ce n'est quand même pas dramatique.

-
1. Dany Laferrière, *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 200 p.
 2. Jacques Poulin, *La Tournée d'automne*, Montréal, Leméac, 1993, 208 p.